Les Amis du Livre et du Patrimoine
Ballan-Miré · en partenariat avec la Médiathèque La Parenthèse

CONCOURS DE NOUVELLES 2026

Les Plumes Nouvelles de la Choquette

« Dis-moi 10 mots » · Les cinq nouvelles finalistes, choisies par le jury et lues le 21 novembre 2026 à la Médiathèque La Parenthèse.

anticipation · particule · programmer · théorie · rébus · charpie · équation · fiasco · télécommande · épique

1er	**Un curieux héritage**	Juliette Martin
2e	**Et faire danser les diables et les dieux**	Éric Ruellan
3e	**Le jusant**	Michel Binsse
4e	**Le dernier chapitre**	Michel Picard
5e	**Privé de sortie**	Marc Awenengo Dalberto

Les dix mots imposés sont signalés en vert dans chaque texte. Les auteurs restent propriétaires de leurs nouvelles.

PREMIER PRIX

Un curieux héritage

Juliette Martin

Comme tous les jours après le lycée, j'allais rendre visite à ma grand-mère. Le prof de maths, malade, avait annulé son cours et la joie d'avoir échappé à ses abominables **équations**, qui me semblaient souvent aussi indéchiffrables que des **rébus** alambiqués, s'ajoutait à celle de passer une heure de plus avec ma grand-mère, que j'adorais. C'était le mois de juin, il faisait beau, les tilleuls de l'avenue distillaient leur odeur sucrée et entêtante. J'étais en première, les angoisses du bac ne m'atteindraient pas avant l'année prochaine, j'étais incroyablement heureuse.

Ces rendez-vous réguliers avaient commencé trois ans plus tôt, le jour où, assise dans son fauteuil, près de la fenêtre, ma grand-mère m'avait demandé de prendre un livre dans la grande bibliothèque, celui que je voulais, et de le lui donner.

J'avais choisi *Terre des Hommes*, de Saint-Exupéry, un peu au hasard. Elle l'avait pris en mains, regardé, en avait feuilleté les premières pages avant de me le redonner comme à regret.

- Je peux te demander un service, ma petite Juliette ?

- Bien sûr, Mamie, dis-moi.

- Est-ce que tu pourrais avoir la gentillesse de m'en lire quelques pages, s'il te plait ? »

J'étais resté interloquée quelques instants.

- Bien sûr, mais…

- Il faut que je te fasse un aveu, Juliette : j'y vois de moins en moins… DMLA, ça s'appelle. Dégénérescence … quelque chose … Liée à l'Age. C'est comme si j'avais une grosse tache noire devant les yeux qui venait progressivement occuper tout mon champ de vision. Dans un an, peut-être moins, je serai aveugle.

Je n'arrivais pas à le croire. Ma grand-mère aimait la vie, elle aimait les arts. Du temps de mon grand-père, ils allaient souvent au musée et au cinéma, ils aimaient se promener dans la nature, faire des randonnées qu'ils prenaient soin de **programmer** et de préparer à l'avance. Elle adorait regarder le vol des oiseaux, elle aimait les livres. En perdant la vue, elle allait devoir renoncer à tout cela. C'était tellement injuste.

- Il n'y a rien à faire, Mamie ? Pas de traitement, pas d'opération ?

- Non, c'est irréversible. Même s'il y avait un traitement, il ne ferait que retarder l'échéance. Dans quelques temps, quoi qu'on fasse, je serai aveugle. C'est ainsi. Mais je dois encore te demander autre chose.

- Dis-moi, avais-je répondu à nouveau.

- Personne ne doit savoir. Pas même ta mère. Surtout pas ta mère ! Si elle venait à le savoir, à tous les coups elle me collerait une aide à domicile ou me mettrait dans un EHPAD, et ça, Juliette, je n'en veux pas ! A aucun prix ! Je ne veux pas quitter cette maison, tu comprends, ni me séparer de cette bibliothèque. Tu sais qu'avec ton grand-père, nous avons choisi chacun de ces bouquins ?

- Non, je ne savais pas. Il y en a combien ?

- Huit ou neuf cents. Peut-être mille, je ne sais pas. Je ne les ai jamais comptés. Mais s'il te plait, je t'en conjure, ça doit vraiment rester entre nous. Tu veux bien ?

J'étais trop émue pour dire non.

- Ne t'en fais pas, Mamie, je ne le dirai à personne, tu peux compter sur moi. Croix de bois, croix de fer ! avais-je dit en reprenant d'instinct les mots que nous utilisions lorsque j'étais enfant.

- Merci, ma petite Juliette, tu es gentille. Je sais que je peux compter sur toi. Maintenant, veux-tu me lire quelques pages de cette *Terre des Hommes*, s'il te plait ?

Je m'étais exécutée. Était-ce parce que j'étais sous le coup de l'émotion, ou parce que je découvrais le texte pour la première fois, je l'avais lu fort mal, certainement trop vite, butant sur les mots, me trompant dans les intonations. Mais avec sa bienveillance habituelle, elle n'avait pas semblé m'en tenir rigueur.

- Merci, Juliette, c'est bien. Mais je pense que ce serait encore mieux si tu connaissais déjà un peu le texte. Tu voudras bien essayer, pour la prochaine fois ?

- Bien sûr, Mamie.

- Merci, Juliette, me dit-elle encore. Tu pourras revenir demain ?

- Demain, c'est mercredi, Mamie, je joue au basket avec mes copines. Mais je peux passer jeudi soir, ça te va ?

- Oui, jeudi, c'est parfait. Maintenant, veux-tu me laisser, s'il te plait, je suis fatiguée. A jeudi, ma petite Juliette, à jeudi.

J'étais rentré à la maison bouleversée, la tête défaite et le cœur en **charpie**. J'avais à peine grignoté. A ma mère qui avait senti mon mal-être et qui s'inquiétait, j'avais sorti le bobard habituel de l'interro foirée et étais montée dans ma chambre.

Le jeudi, j'étais passée voir ma grand-mère comme promis. J'avais continué à lire *Terre des Hommes*. De ce moment, tous les jours ou presque, j'allais chez elle pour lui faire la lecture. En trois ans, je lui lus une bonne partie de sa bibliothèque. Des romans, surtout, prélevés sans ordre ni méthode, au gré du hasard, des associations d'idée ou tout simplement de ses envies. L'ordonnancement se jouait des styles, de la géographie et de l'Histoire ; nos lectures alternaient les textes courts – ah ! les nouvelles de Maupassant – et les romans-fleuve ; *Les particules élémentaires* semblaient vouloir s'envoler avec *Les illusions perdues*.

Grâce à ces lectures, je voyageai dans l'espace et le temps ; je participai à des sagas au souffle **épique** ; je combattis en Russie avec les armées de Napoléon ou les Russes Blancs de 1917 ; je connus les tranchées de la guerre de 14, les combats acharnés de la Résistance et les exactions de la guerre d'Algérie ; j'aimai sous la plume des romantiques, j'ai eu faim avec Cosette, je suis montée sur les barricades avec Gavroche.

Comme il n'était pas facile de lire un texte au moment de le découvrir, je pris l'habitude de prendre les ouvrages chez moi et d'en préparer la lecture par **anticipation**, comme un acteur qui répète son texte. Je devins en quelques mois une lectrice passionnée et insatiable, incapable de m'endormir sans avoir lu ne serait-ce que quelques pages, captivée par les histoires et aimant ou détestant sans réserve les personnages avec qui je vivais désormais quotidiennement.

En allant ce jour-là chez ma grand-mère, je repensais à ce jour maudit entre tous où elle m'avait révélé sa maladie. Elle avait été bien pessimiste : en trois ans, sa maladie n'avait pas l'air de s'être considérablement aggravée. Bien sûr, elle disait y voir de moins en moins, mais elle pouvait encore vivre seule, la dame qui venait deux fois par semaine ne venait que pour faire le ménage, ce n'était pas une aide-soignante. Elle avait parfois un peu de mal à se déplacer, c'est vrai, mais c'était le lot de presque toutes les personnes âgées.

Elle parut surprise de me voir si tôt. Embarrassée, aussi. Alors que je me dirigeai directement vers le salon, où nous tenions d'habitude nos séances de lecture, elle tenta maladroitement de me laisser dans l'entrée, puis de me passer devant. Qu'essayait-elle de me cacher ? C'est alors que, traînant sur la table basse, entre la **télécommande** et une tasse de thé, je vis un napperon. Un petit napperon avec son chevalet, son fil et ses aiguilles. C'était curieux : en **théorie**, les vieilles dames qui perdent la vue ne font pas de point de croix.

- Mais, Mamie, je ne comprends pas, tu arrives à faire de la broderie, avec ta DMLA ?

Elle se lança en bafouillant dans des explications maladroites. Evoqua une voisine qui aurait laissé son ouvrage. Je commençais à entrevoir la vérité.

- Ne te fatigue pas, Mamie, je crois que j'ai compris. Ta DMLA, c'est du flan, n'est-ce pas ?

Secouée par la brutalité de la question, elle resta sans répondre. Et c'est d'une petite voix, une toute petite voix, qu'au bout d'un moment elle m'avoua la supercherie.

- Je suis désolée, ma petite Juliette, mais après que ton grand-père nous eût quittés, je n'ai pas eu envie de partir à mon tour sans faire quelque chose pour toi. J'étais triste que tu aimes aussi peu la lecture, alors j'ai voulu essayer de te léguer le goût des livres. Mais si je t'avais donné tous ces livres en te demandant de les lire – tu étais en quatrième, à l'époque, tu te souviens ? – que crois-tu que tu aurais fait ? Tu les aurais sans doute mis dans des cartons et tu ne les aurais jamais ouverts. Mon souhait aurait tourné au **fiasco**. Alors tout ce que j'ai trouvé pour te léguer le goût de la lecture, c'est cette lamentable histoire de DMLA, qui te faisait lire pour moi et à ma place.

Elle avait raison, bien sûr. Grâce à elle, j'avais à présent le goût, la passion de la lecture, jamais je n'aurais lu autant si elle n'avait pas mis en place ce stratagème.

Pourtant, quelque chose clochait. Son visage n'était pas seulement celui d'une vieille dame prise en flagrant délit d'une vilaine supercherie, aussi pitoyable soit-elle. C'était bien plus fort que ça. Ce que je voyais en cet instant sur son visage, c'était quelque chose qui ressemblait à de la honte.

Je compris en un éclair.

Je m'approchai d'elle, la pris dans mes bras et la serrai fort, très fort, aussi fort que je pouvais le faire sans la briser. Elle se mit à pleurer. Alors je lui dis à quel point je l'aimais, ma petite Mamie, ma pauvre petite Mamie qui n'avait pas su m'avouer qu'elle ne savait pas lire.

* * *

DEUXIÈME PRIX

Et faire danser les diables et les dieux

Éric Ruellan

Sous le capot de la voiture, fraîchement repeinte de rouge, les chevaux hennissaient. L'engin galopait à tombeau ouvert vers la fête organisée par Sophie. Aux commandes du bolide, Jane vociférait la chanson d'un troubadour incendiaire, passablement énervé. L'allumé en question était devenu un de ses confidents fictifs depuis qu'elle suçotait, mélangée à du lait de brebis, une matière bleue, fournie par Sophie. Le breuvage générait dans son cerveau des formes lumineuses non répertoriées dans les manuels religieux. Elle appréciait ce produit qui lui faisait découvrir l'existence d'une douzaine d'amis imaginaires. Les dialogues, complètement barrés, entre Jane et le ménestrel virtuel faisaient hurler de rire les deux jeunes femmes. La perspective de la fête avait rendu Jane folle de joie, toute entière disposée ce soir, à allumer un feu d'enfer.

Jane Derborgen avait une vie débridée d'héritière orpheline. Ses parents étaient devenus ultra riches grâce à l'élevage et la transformation des ovins. Sophie, dernière représentante des Doppelt, une famille de nobliaux, depuis des lustres en guenilles, obsédée par une revanche sur la vie, escomptait beaucoup de cette soirée festive. Elle admirait Jane et la jalousait plus encore. Les filles avaient beaucoup de points communs : une même détestation de leur statut de sans famille, une intelligence mise au service d'une ambition aux dents longues. La rousseur, la même coupe de cheveux, des traits du visage similaires ; leurs photos d'identité semaient la confusion, même parmi la maréchaussée. Les deux femmes s'étaient connues à l'Agence Régionale de la Sécurité Informatique de Rouen, organisme où elles effectuaient leurs douze mois de travaux d'intérêt général pour récidive d'actes de cybercriminalité.

Sophie avait un projet. Son plan s'articulait entre une synthèse de ses frustrations et des connivences avec Jane. Ce soir, dans la voiture, ce n'était pas une joie sincère qui plissait ses yeux, mais une grimace machiavélique. Sous les paupières sourdait une machination : revêtir l'identité de Jane, s'accaparer ses biens, recouvrer les privilèges du sang bleu des Doppelt.

Toutes à leur excitation endiablée et un peu avant le lieu-dit Aderlass-Lès-Marny, les deux jeunes femmes virent en même temps, mais un peu tard, un animal massif sortir du fossé. Après un bond, ce qui sembla bien être un bouc, resta planté au milieu de la route. La bête fusilla du regard le bolide qui fonçait sur lui. Les prunelles de l'animal

brillèrent et enflammèrent le corps de la pilote. Pas de temps pour l'**anticipation** ; par réflexe, Jane braqua à droite. Les roues et les deux femmes hurlèrent de concert. L'instant suivant, par le côté gauche, la voiture rouge s'enroula autour du seul platane planté là depuis deux cents ans. En **charpie**, la quatre-chevaux, chiffonnée tel un emballage de cadeau de Noël voué au rebut après usage, elle rendit l'âme dans une dernière ruade. Le bouc, émissaire cabalistique, tourna la tête vers l'arbre séculaire et sa nouvelle écharpe métallique rouge. À petits pas, il disparut dans les hautes herbes.

Jane gémissait, affalée contre l'arbre. Étourdie, Sophie passa la main sur son visage, étalant le sang qui coulait par une large entaille au front. Elle se redressa d'une traite. Le déplacement brûla ses chairs. Elle regarda autour d'elle sans comprendre la situation. L'habitacle béait. Au sol s'étalaient les valises éventrées et les victuailles de la fête vomies par la voiture lors du choc. Jane restait immobile, la mâchoire inférieure écrasée. Sur son visage blême un rictus vulgaire, presque sans dents, laissait pendre une langue sanglante.00

Un courant d'air glacé balaya le désastre. Sortir du chaos : la pensée intimant l'ordre à tout son être, Sophie parvint à s'extraire. Après quelques minutes, elle comprit, enfin. Les rires, la vitesse, le bouc, le cri, le choc, la tête brûlante, la sueur glacée. Accident. Jane gargouilla. Sophie ramassa le sac à main de Jane, le serra contre elle, comme un objet volé.

- Je ... Je... Je voulais pas ça... pas comme ça ! balbutia t-elle.

Son regard se fixa sur une **particule** de peinture rouge, en forme d'étoile à cinq branches, collée sur le dos de sa main. Ses jambes se dérobèrent. Elle sentit son corps fondre et s'affaisser au sol.

Et, tout devint noir.

Allongée sur un lit, Sophie ouvrit les yeux. Les appareils chargés de surveiller ses constantes égrenaient leurs bips réguliers. La lumière agressa ses pupilles. Que signifiait ce lieu ? Qui

l'avait amenée dans ce lit ? Dans sa pensée nébuleuse, Jane lui apparut, sanguinolente. Les éclats de rire, elles deux, chantant à tue-tête, la vitesse de la voiture. Dans un flash, apparut la tête du bouc. Le regard halluciné, la vision prit possession de son cerveau. Tout ça ressemblait à un **rébus épouvantable**. Les images tremblotantes de l'accident passaient devant ses yeux. Des sons tranchants tailladaient ses tympans. Une onde d'adrénaline traversa son corps. La peur laissa place à un profond accablement. Atterrée, elle pensa à Jane. Où était-elle ? Était-elle vivante ? Elle eut l'intuition que tous ces éléments s'agençaient dans une **équation**, écrite par un calculateur pervers.

À la droite du lit, deux formes claires prirent consistance dans le champ de vision de Sophie. Les formes émettaient des sons difformes. Petit à petit, elle distingua un dialogue :

- ...En **théorie** la phase de récupération après un coma varie selon la personne... les yeux, la réponse aux voix... Les réponses neurologiques et motrices...**Programmer** les protocoles de rééducation... Je ne vois que du positif pour son rétablissement.

- Pour le suivi de ses travaux d'intérêt général, je dois m'entretenir au plus tôt avec Jane.

- D'ici quatre jours nous serons fixés.

- Merci professeur.

Le professeur manipula quelques données sur la **télécommande** de l'ordinateur qui pilotait l'appareillage médical. L'évocation de Jane à son adresse laissa Sophie, interdite. Le calmant injecté dans sa veine la fit glisser dans un sommeil salvateur.

Deux semaines plus tard, toutes les parties du corps de Sophie reprirent un fonctionnement normal. Demeurait l'étrange situation ; tous les soignants l'appelaient Jane. Elle n'avait contredit personne. La conjoncture collait à son plan. L'homme venu à son chevet avec le médecin revint dans sa chambre :

- Mademoiselle Derborgen, je suis enfin autorisé à vous parler. Je me présente, Pierre Schwein Debové, je suis le nouveau responsable du suivi des cybercriminels en voie de réinsertion. Après votre coma et la rééducation, le professeur Jean Bourg-Gogne m'assure de la complète récupération de vos capacités. Le temps est venu de vous reconnecter à vos obligations pénales. Pour les prochains mois, vous serez dépêchée à l'université d'État de Louisiane section cybersécurité. Ils ont un partenariat avec notre agence de Rouen. Vous êtes attendue à la Nouvelle-Orléans dans dix jours. Votre contact sera Charline Seven. Départ de Charles De Gaulle, le 25 juillet ; dans dix jours, donc. Le bureau vous a réservé une petite surprise pour l'avion. Ne vous enflammez pas trop ; pour le voyage, votre chaperon sera Geff Thé-Rage. Il ne vous lâchera pas d'une semelle et c'est un bourreau de travail. Ah ! Désolé pour le décès de votre collègue Sophie Doppelt.

Pendant les dix jours suivants avant le départ, Sophie-Jane avait dégusté chaque miette de l'étonnante conclusion de l'accident qui n'aurait pu être qu'un **fiasco**. Elle prit à bras-le-corps sa nouvelle vie dans la peau de Jane. Elle se sentit transportée de grâce en découvrant dans le livre de poche 'Histoire et légendes de Rouen' un chapitre consacré à l'histoire **épique** de sa lignée, les Doppelt. Elle était certaine que l'accident qui

avait précipité la réalisation de son projet n'était pas un hasard. Son destin était guidé par ses ancêtres. Ils lui dictaient sa mission ; rétablir les Doppelt dans leur magnificence de droit divin.

11 heures, 25 juillet 2000, Sophie- Jane et son chaperon entrèrent dans le hall d'embarquement de Charles De Gaulle. La jeunette claironna :

- Je suis Jane Derborgen, Chevaleresse de par le Roi Charly le Septième ! Vive moi !

Elle adora l'effet cathédrale du hall qui répercuta sa proclamation. Geff Thé-Rage, son chaperon, l'apostropha :

- Eh ! Jane ! Mets ta voix en sourdine. Faut se manier. Le Concorde nous attend porte Z.

- Le Concorde ! Mazette ! répondit Jane. Un bien bel oiseau pour me transporter vers la félicité. Le triomphe de Jane Derborgen s'écrira en lettres de feu !

À 16h40, le Vol charter Air France 4590 s'engagea sur la piste 26 R. Le Concorde accéléra à fond, destination New York. Les cent neuf passagers perçurent un puissant bruit qui fit vibrer toute la carlingue juste avant que les roues ne quittent la piste. À 16h42, le déclenchement de multiples alarmes et des hurlements dans l'avion n'inquiétèrent pas Jane, assurée de sa protection divine.

À 16h 45, à Gonesse, un déluge de flammes expédia Jane au royaume de ses ancêtres.

* * *

TROISIÈME PRIX

Le jusant

Michel Binsse

Le cargo avait échoué trois ans plus tôt, un soir de tempête. Depuis, il penchait sur son flanc de vase, à deux cents mètres du quai, dans cette partie du port que les grues avaient abandonnées.

Léna était arrivée en mai. Elle avait seize ans et un sac à dos qui contenait deux pulls, un duvet troué, la photo d'une femme qu'elle ne montrait à personne.

La cale numéro trois était devenue sa chambre. Elle y avait traîné un matelas éventré, un réchaud à gaz dérobé sur le marché, une lampe tempête récupérée dans une benne. Les parois rouillées suintaient l'humidité, mais c'était chez elle. Elle avait baptisé les coursives : l'avenue des Embruns, le boulevard de Singapour, la ruelle du Cap Horn.

Chaque jour, vers quinze heures, la marée montait. Elle soulevait la coque avec un gémissement de métal fatigué. Pendant dix minutes, peut-être quinze, le navire flottait. Léna fermait les yeux et sentait le mouvement, ce léger balancement qui lui donnait le vertige. Alors elle entamait le voyage, portée par le balancement et ses rêves d'enfant.

Aujourd'hui, cap sur les Hébrides. Elle imaginait l'odeur de la tourbe, le sel sur ses lèvres, le vent froid qui lui coupait le souffle. Elle tenait le gouvernail, criait des ordres à un équipage invisible, scrutait l'horizon par le hublot crasseux. Le cargo tanguait sous son corps. Sa peau se couvrait de chair de poule dans l'air glacé qu'elle inventait.

Et venait le jusant ; le cargo s'enfonçait à nouveau dans la vase. Léna ouvrait les yeux. Retour à la chaleur poisseuse de la cale, aux entrepôts éventrés, aux goélands qui se disputaient les ordures.

Elle descendait sur le quai à la nuit tombée, quand les derniers ouvriers avaient quitté les chantiers voisins. Elle remplissait ses bidons à une fontaine municipale, volait du pain dans les poubelles d'une boulangerie, fouillait les conteneurs derrière la supérette Casino. En juin, la vase dégageait une odeur âcre qui lui collait à la gorge. Les nuits étaient courtes et douces, propices à l'abandon.

Un soir, elle rencontra Lucas. Il était assis sur un bollard, face au cargo, et fumait une cigarette. Cinquante ans peut-être, des mains épaisses, une veste de gardien élimée. Il ne la regarda pas s'approcher.

« Tu habites là-dedans, hein. »

Ce n'était pas une question. Léna s'immobilisa, prête à courir. Son cœur cognait. « Ça fait combien de temps ?

— Deux mois. »

Il écrasa sa cigarette sous son talon. Se leva lentement, les mains dans les poches. « Je t'ai vue hier. Et avant-hier. »

Silence. Le vent sifflait dans les grues rouillées. Léna recula d'un pas.

« Je reviendrai demain », dit-il.

Il revint. Avec un sac en plastique qu'il déposa sur le quai, à dix mètres d'elle. Un sandwich, une bouteille d'eau, une pomme. Il repartit sans un mot, sans se retourner.

Le surlendemain, le sac était là encore. Léna attendit une heure dans l'ombre avant de s'en saisir. Lucas fumait sur son bollard, dos tourné.

Trois jours passèrent ainsi. Le sac. Le silence. La distance respectée.

Le quatrième soir, Léna s'approcha. Lucas était assis, face au cargo. Il hocha la tête. « Tu as quel âge ? »

— Dix-huit. »

Il la regarda enfin. Ses yeux étaient fatigués, ni durs ni doux. Il savait qu'elle mentait. Tout le monde ment quand il faut. Il ne dit rien, se contenta d'allumer une nouvelle cigarette. Léna resta debout, mal à l'aise, ses mains tripotant la fermeture de son blouson. « Tu vas où, quand le cargo bouge ? »

Elle le fixa, surprise. Personne ne l'avait vue faire ça. Personne ne l'avait regardée assez longtemps pour voir. « Je t'ai observée, dit-il. À quinze heures. Tu es sur le pont. Tu regardes ailleurs. Sans doute très loin… »

Léna hésita ; elle s'assit à distance respectueuse, trois mètres entre eux. « Aujourd'hui, l'Islande. Hier, Valparaiso. Demain, je ne sais pas encore. »

Il lui tendit une cigarette. Elle refusa. « Moi aussi, je suis parti », dit-il. « Vingt ans de marine marchande. Yokohama, Durban, Rotterdam. J'ai tout vu.
— Pourquoi t'es revenu ?

— Partir, ça fatigue, au fil des ans. Un jour, tu te rends compte que tu cherches pas un endroit. Tu cherches juste à ne plus être là où t'es. »

Il tira sur sa cigarette.

« La marée, elle se retire, mais elle revient toujours. C'est un long et beau mouvement. »

Léna ne répondit pas. Elle regardait les lumières du port qui s'allumaient une à une.

« Ils vont le démanteler », dit Lucas. « Dans six semaines. Il est acheté par une casse de Gdansk. »

Léna serra les dents. Elle le savait déjà. Elle l'avait entendu dire au Casino. « Tu iras où ?

— Je trouverai. »

Lucas hocha la tête et se leva.

« À demain. »

Les jours suivants, ils établirent un rituel. Lucas apportait de la nourriture, parfois des vêtements propres, un livre de Gerbault trouvé chez Emmaüs. Léna lui racontait ses voyages. Il l'écoutait, les yeux mi-clos, et parfois rectifiait un détail : les vents dominants dans le détroit de Malacca, la couleur de la mer au large de Madagascar, le prix du rhum à la Martinique.

Lors d'un départ vers Valparaiso, elle décrivit l'air chaud et lourd, l'odeur des embruns mêlés aux épices et au goudron, le roulis qui lui donnait envie de vomir et de rire en même temps. Lucas sourit.

« C'est exactement ça. Tu y es déjà allée, on dirait. »

Certains soirs, Léna ne descendait pas du cargo. Elle restait cachée dans la cale, méfiante encore, testant les limites de leur accord tacite. Lucas posait le sac et repartait sans attendre, sans insister. Il fumait en marchant, les épaules un peu voûtées.

« Tu fuis quoi ? » demanda-t-il un soir de la fin juin.

« Qui te dit que je fuis ?

— Personne n'habite dans un cargo échoué par plaisir. »

Léna tritura l'ourlet de son pull. La brume montait du port, étouffait les bruits.

« Ma mère. Elle buvait. Son copain tapait.

— La police ?

— J'ai essayé. Deux fois. Ils m'ont renvoyée. La troisième fois, je suis partie. »

Lucas hocha la tête. Il ne dit pas qu'elle aurait dû insister, qu'il existait des structures, des numéros verts. Il savait que ces phrases ne servaient à rien. Il sortit une carte de visite froissée de sa poche. « Une éducatrice. À Emmaüs. Elle est bien. Si un jour… »

Il marqua une pause. « Moi aussi, à ton âge, j'avais une adresse dans ma poche. Je l'ai gardée six mois avant d'appeler. »

Léna prit la carte, la glissa dans sa poche sans la regarder.

Les semaines passèrent. Juillet écrasa le port sous sa chaleur. La vase craquelée puait la pourriture et l'iode. Des nuées de moucherons dansaient au-dessus de l'eau stagnante. La cale devint un four. Léna dormait sur le pont, sous les étoiles, et Lucas venait parfois la rejoindre. Ils fumaient en silence, regardant les feux des cargos qui entraient et sortaient du port.

« Tu lui as déjà vraiment donné un nom, à ton bateau ? » demanda-t-il.

— Le *Pas Encore*. »

Lucas sourit dans l'obscurité. « Pas mal. C'est un bon nom. »

Un soir, il apporta une vieille **télécommande** de télévision qu'il avait trouvée dans un conteneur. « Regarde », dit-il en la pointant vers le cargo. « Tu appuies là, et hop, tu **programmes** ta destination. » Léna rit pour la première fois depuis des semaines. Elle prit la télécommande, la dirigea vers l'horizon. « Cap sur Tokyo. » Lucas hocha la tête gravement. « Accepté, capitaine. »

Mi-août, une brume froide s'installa sur le port. Les goélands criaient différemment la nuit, un appel plus rauque, plus urgent. Léna sentait le changement dans l'air.

Le 15 août, les remorqueurs arrivèrent.

Léna regarda du quai. Cela faisait trois jours qu'elle ne dormait plus dans le cargo. Lucas l'avait hébergée dans sa cabine de gardien. Sur une étagère traînait un vieux manuel de navigation, ses pages réduites en **charpie** par l'humidité. « Demain, ils le remorquent », dit-il.

Léna serrait le duvet contre elle.

« L'éducatrice, je l'ai appelée. Elle peut te recevoir. Un foyer, des papiers. Tu peux reprendre l'école. »

— Je ne veux pas d'école. Trop de **rébus** à résoudre, trop d'**équations** à comprendre.

— Non. Tu veux partir. Mais tu peux pas partir si t'es nulle part. C'est pas une **théorie**, c'est du concret. »

Léna se tourna vers lui, les yeux brillants.

« Le cargo partait tous les jours. C'était suffisant.

— Bien sûr que non. Sinon t'aurais pas cette tête-là. »

Elle détourna le regard. Ses mains tremblaient légèrement. L'**anticipation** du départ la rongeait comme une **particule** de rouille qui ronge le métal.

« Et si j'y arrive pas ? Si c'est le **fiasco** ?

— Alors tu recommences. La marée, elle revient toujours. »

Le lendemain, les remorqueurs tendirent les câbles. Le cargo céda avec un craquement sourd. Il se souleva, tangua, commença à glisser vers le large.

Léna était sur le quai, son sac à dos aux pieds.

Le cargo s'éloigna lentement, traîné vers l'horizon. Immobile depuis trois ans, il appareillait enfin. Vers Gdansk, vers la ferraille. Le spectacle était presque **épique**, ce vieux navire rouillé qui prenait la mer une dernière fois.

« Ferme les yeux », dit Lucas.

Léna obéit. Ferma les yeux. Elle sentit le vent salé, entendit les remorqueurs, les cris des mouettes. Elle imagina le pont sous ses pieds. Cap au nord. Les glaces du Groenland, l'air si froid qu'il brûlait les poumons, les ours blancs sur la banquise, les aurores boréales qui dansaient dans le ciel noir.

Puis elle ouvrit les yeux. Le cargo n'était plus qu'un point gris sur la ligne d'eau.

Elle sortit la carte de visite froissée. Le nom de l'éducatrice. Ses coordonnées. Ses doigts se crispèrent dessus. Elle faillit la jeter à l'eau, faillit courir vers la gare, vers n'importe où ailleurs.

« On y va ? » dit Lucas.

Léna ramassa son sac. Elle se retourna une dernière fois vers le large. Le cargo avait disparu.

« Ouais. On y va. »

Ils remontèrent le quai ensemble. Derrière eux, le port s'étendait, immense et vide. Devant, la ville commençait, avec ses rues, ses lumières, ses dangers et ses promesses.

Lucas marchait à côté d’elle. Il ne disait rien.

Elle non plus. Mais sous ses pieds, la ville avait le roulis d’un bateau qui part.

* * *

QUATRIÈME PRIX

Le dernier chapitre

Michel Picard

Jean appuya sur le bouton de la **télécommande**. Le lourd rideau métallique se leva en grinçant ; les lames se séparaient une à une avec un claquement sec. Dans la vieille impasse, un rayon de soleil perçait entre les colombages. Un pigeon roucoulait au loin. Le vieux bonhomme en bois du pignon le regardait, impassible. Un chat traversa la rue.

Il adorait cet instant, au petit matin, où il se retrouvait seul dans sa boutique, immergé dans cette odeur caractéristique d'encre et de papier. Il s'y enfonça, effleurant au passage la tranche des livres alignés sur les rayonnages. C'était son rituel pour saluer les auteurs qui peuplaient son royaume. Il s'arrêta devant le rayon ***Anticipation***, nom qu'il préférait à *Science-fiction*, estimant que bien peu de ces ouvrages méritaient vraiment leur prétention scientifique. Quelques livres avaient été dérangés ; machinalement, il les remit à leur place.

Dans le coin *Sciences et techniques*, il prit les volumes dont une récente circulaire avait fortement recommandé le retrait. Plutôt que de les jeter dans la benne prévue à cet usage, il préférait les stocker dans un petit débarras, tant il lui était insupportable d'imaginer ces livres réduits en **charpie** par les massicots géants. Il espérait que quelqu'un viendrait, un jour, les numériser.

Un vieux roman de Houellebecq traînait sur la table où ses habitués venaient feuilleter des ouvrages, que, parfois, ils finissaient par acheter. Il n'avait jamais réussi à pénétrer cet univers. Il se voyait mal condamné à n'être qu'une **particule**, fut-elle élémentaire.

Une sonnerie. Un jeune homme attendait près de l'entrée.

— Bonjour, monsieur. Auriez-vous les annales du bac en maths ?

Jean sourit. Il avait failli ne pas en commander cette année.

— Vous les trouverez derrière vous.

Le lycéen fit son choix et posa le cahier sur le comptoir.

— Je croyais que vous, les jeunes, vous préfériez réviser sur Internet.

— Pour beaucoup, c'est vrai. Mais, personnellement, je préfère griffonner, surligner… J'ai l'impression de mieux apprendre comme ça.

Il régla son achat avec son téléphone.

Par curiosité, Jean prit le dernier exemplaire des annales qui restait et se mit à le parcourir. Il se souvenait du bac qu'il avait passé il y a si longtemps. Par-ci, par-là, il reconnaissait une **équation**, mais s'il devait le repasser aujourd'hui, ce serait un véritable **fiasco**. De son temps, on ne demandait pas de savoir **programmer**, et Python ne lui faisait penser qu'à un gros serpent.

Il reposa le fascicule sur son étagère. Il songea à ses amis de lycée. Lorsqu'il avait ouvert la librairie, ils étaient venus nombreux, curieux et enthousiastes, comme si cette aventure était aussi un peu la leur. Puis les années avaient passé. Les visites s'étaient faites plus rares, les conversations plus espacées, jusqu'à se réduire à de rares cartes de vœux échangées par habitude. Chacun avait suivi son chemin. Désormais, il avait peu d'occasions de se replonger dans les souvenirs de cette époque où l'avenir semblait encore grand ouvert.

Une mamie venait d'arriver avec un petit garçon qui la tirait par la manche. Elle se dirigeait vers le rayon jeunesse. Jean sourit. Il devinait ce qui allait se passer. Il avait bien conservé des exemplaires du *Club des Cinq*, mais c'était surtout par nostalgie, car il était seul, avec quelques *boomers*, à les consulter. Il avait en revanche une vraie tendresse pour cette littérature **épique**, inspirée par l'*Iliade* ou l'*Odyssée*, qui l'impressionnait tant quand il était enfant. Maintenant, c'était plutôt le rayon manga qui faisait recette.

Après un bref arrêt devant la *Bibliothèque verte*, la traction étant trop forte, les voici devant le rayon bandes dessinées. Mamie essayait bien de lui faire apprécier *Astérix* ou *Tintin*, mais le gamin avait une autre idée en tête.

— Mamie ! Je veux un *Pokémon*.

De guerre lasse, mamie continua à tourner les pages du *Combat des chefs*, qu'elle n'avait pas relu depuis des années. Elle y découvrit deux ou trois allusions qui lui avaient jusque-là échappé. Pendant ce temps, son petit-fils farfouillait dans les rayonnages.

— Ouais, Mamie, Mamie, j'ai trouvé… Or et Argent : La Grande Aventure… Je ne l'avais pas encore, le tome 2 !

Direction le comptoir où il fallut, bien sûr, acheter quelques cartes que Jean avait malicieusement placées à cet endroit.

Le calme étant revenu dans la boutique, Jean en profita pour descendre dans son bureau. Une pile de courrier l'attendait sur sa table de travail : des factures, bien sûr, mais aussi une enveloppe blanche au logo du centre hospitalier régional. Fidèle à son

habitude, il commença par les factures, les scannant au fur et à mesure qu'il les perforait pour les ranger dans un classeur. Il hésita un long moment avant de se saisir de son coupe-papier à manche d'ivoire pour ouvrir la lettre de l'hôpital. Il déplia le document et se mit à lire. À peine eut-il le temps de hausser les épaules que la sonnette retentit à nouveau.

Dans l'encadrement de la porte, un homme habillé de sombre se tenait face à lui. Il le fixait d'un regard pénétrant, comme s'il cherchait à lire en lui.

— Excusez-moi, monsieur, avez-vous *La Théorie du complot* ?

Jean resta un instant silencieux, les yeux plongés dans ceux de son visiteur.

— De Pierre Taguieff ?

— Oui, Pierre-André Taguieff.

Sa réponse le conforta.

— Suivez-moi.

Au lieu de le diriger vers les rayonnages, il le conduisit vers son bureau et ferma la porte derrière eux. Dans la librairie désertée, un silence pesant s'installa.

De longues minutes s'écoulèrent avant qu'ils ne sortent.

— Merci pour ces informations. Au revoir.

Une vieille dame distinguée venait d'arriver. C'était une habituée. Quel que soit le temps, elle avait à la main son éternel parapluie vert, qu'elle déposait avec précaution dans le vase chinois orné de dragons bleus disposé à cet effet.

— Bonjour, monsieur Val. Avez-vous reçu le *Timée* que je vous ai commandé ?

— Oui, madame Martin, je viens de le recevoir. Vous savez que cela fait bien deux ans que je n'avais pas commandé un livre de Platon.

Jean appréciait cette cliente qui avait toujours des demandes assez particulières, des auteurs classiques ou des livres rares, même si elle s'accordait parfois une petite romance.

— Oui, je sais, aujourd'hui on préfère Graham Hancock.

Cela ne le dérangeait pas de vendre des divertissements, comme ces cahiers où se côtoyaient sudokus, mots fléchés, **rébus** et jeux en tous genres. En revanche, il avait du mal avec les essais ésotériques. Il n'appréciait guère de voir des extraterrestres parasiter les plus grandes civilisations anciennes. Et pourtant, malgré ses efforts, beaucoup de ses clients en étaient friands.

Il remarqua que la dame le regardait d'un air interrogateur.

— Il paraît que vous allez nous abandonner ?

— Oui, je vais devoir arrêter.

— Qu'est-ce que je vais devenir ? Où vais-je pouvoir trouver mes pépites ?

— Ne vous inquiétez pas, mon confrère, place de la Mairie, pourra vous les dénicher.

— C'est vrai, je suis égoïste. Vous avez bien le droit de vous reposer. J'espère que vous pourrez en profiter.

— Je vous remercie, dit-il avec un sourire un peu triste.

Jean sortit un sac de derrière le comptoir.

— Comme vous étiez l'une de mes meilleures clientes, je voudrais vous faire ce petit cadeau. Je sais bien que ce n'est pas votre genre habituel, mais je pense que ces livres méritent d'être lus, surtout aujourd'hui.

Elle les sortit du sac. Il y avait *Fahrenheit 451*, *1984* et *Le Meilleur des mondes*.

Elle rougit.

— Mais c'était plutôt à moi de vous offrir un cadeau, pour vous remercier de votre patience et de vos conseils durant toutes ces années.

Il la regarda s'éloigner dans la rue. Le ciel commençait à se couvrir. La cloche de l'église sonna la demi-heure. Un long moment, il resta sur le seuil. L'impasse était vide, étrangement silencieuse.

Son téléphone vibra dans sa poche. Une notification, deux mots : *Ils arrivent*.

Un frisson lui parcourut le dos. Il prit une bouffée d'air frais. Déjà deux hommes apparaissaient au coin de la rue. Il les laissa entrer dans sa boutique.

— Jean Val ?

— Oui, c'est moi.

— Veuillez nous suivre.

Il referma méticuleusement son rideau. Sur la lourde grille métallique, une affiche indiquait : *Fermeture définitive*.

* * *

CINQUIÈME PRIX

Privé de sortie

Marc Awenengo Dalberto

« Vous voulez que je vous dise la vérité ? Je ne sais pas à quel moment ça a merdé. Dès le début certainement. La journée avait bien commencé, il faisait beau et la ville ronronnait comme un gros chat étendu au soleil.

Elle poireautait sagement dans ma salle d'attente. Brune, élégante. Un tailleur bleu céleste et de petits escarpins vernis assortis à son sac à main. Une silhouette sculptée au yaourt allégé et un visage fin aux contours méticuleusement ordonnés, révélant une impression de légère froideur qu'un regard d'eau venait implacablement renforcer.

Lambert Corda, dis-je, que puis-je pour vous ?

Maureen Hicks, a-t-elle soufflé en me tendant une main fine et gantée.

Je penchai légèrement la tête, dubitatif.

— Si je dois travailler pour vous, il est de mon devoir de vous prévenir que je n'ai pas pour habitude, ni le droit d'enquêter pour le compte de personnes anonymes.

Elle eut un sourire en volute. Vaguement triste.

— Maureen c'est le prénom choisi par ma mère à ma naissance il y a une trentaine d'années. Hicks c'est le patronyme qui m'a été attribué par les religieuses du Foyer Bon Pasteur lorsqu'elle a décidé de m'abandonner.

Avant que je n'aie eu le temps de complètement me liquéfier, je la fis entrer dans mon bureau. Burma, le gros chat de gouttière qui, à longueur de journée, squatte l'unique fauteuil réservé à la clientèle, se faufila sous un meuble en grommelant. Mlle Hicks s'installa, croisa élégamment les jambes et sortit de son sac une enveloppe de papier kraft ainsi qu'une liasse de billets épaisse comme mon oreiller.

— Pour vos premiers frais, précisa-t-elle. Ceci pour forcer votre décision… par **anticipation**.

J'avais le sentiment que Maureen Hicks regardait trop de vieux films américains et qu'elle me confondait avec Phillip Marlowe. À vrai dire, j'endosse plus souvent la gabardine fripée de Colombo que le smoking de Robert Mitchum, mais je n'avais aucune envie de la décevoir. Je me calai dans mon fauteuil et croisai les bras. Très « Actor Studio »

Je vous écoute.

Maureen avait passé une partie de son enfance entourée des murs gris de l'orphelinat. Elle avait été ensuite ballotée de famille d'accueil en famille d'accueil. Une enfance en **charpie**. A dix-huit ans, comme tous les gosses de cette grande nichée née sous X, elle avait longtemps cherché à connaitre sa véritable identité.

— Et vous voudriez, que j'effectue des recherches pour retrouver votre mère ? On peut **programmer** çà pour la semaine prochaine si vous voulez.

Elle eut le même petit sourire vague.

— Pas besoin d'un détective privé pour cela. dit-elle en baissant les yeux. Elle est dans la parcelle 175, allée K du cimetière Notre-Dame d'Oloron Sainte-Marie… depuis deux ans.

Mes tentatives de séduction à la Humphrey Bogart viraient au **fiasco**.

— Selon ses dernières volontés, avant de mourir elle a laissé une lettre, glissée dans mon dossier. On me l'a remise peu de temps avant que je ne décide de mettre un terme à la quête de mes origines. Cette lettre me révélait son identité ainsi que celle de mon père.

D'un vague grognement, qui était supposé m'éviter de dire une connerie de plus, je l'invitai à poursuivre.

— Le problème c'est que l'homme qu'elle a désigné comme étant mon père n'est pas mon père.

Un peu théâtrale, elle fit une pause et tira de son sac une longue cigarette qu'elle alluma en fermant son briquet d'un claquement sec.

— J'ai vérifié, reprit-elle, celui que ma mère a désigné comme étant mon géniteur n'est autre que le compagnon avec qui elle a refait sa vie après ma naissance. Vous trouverez dans le dossier les tests ADN qui le prouvent.

Je m'abstins de lui demander comment elle se les étaient procurés. Je ne voulais pas savoir, je déteste les **rébus**, et je voyais poindre une **épique** et embrouilleuse histoire de mari cocu que seul le paquet d'oseille qui se languissait sur mon bureau rendait attrayante.

Pourquoi la mère de Maureen avait-elle voulu faire croire à sa fille que cet homme était son géniteur ? Je gardai prudemment la question pour moi en me doutant bien que c'était probablement là que se trouvait l'inconnue de l'**équation**.

Mademoiselle Hicks me dit succinctement que le nom de son véritable père se trouvait dans l'enveloppe qu'elle m'avait apportée, accompagnée d'une note qui résumait ce qu'elle attendait de moi. Je devais lui téléphoner dès que possible pour lui signifier mon accord. Elle posa la main sur le fric.

— La même chose pour vous quand vous aurez accompli votre mission. Je suis certaine que vous accepterez.

« C'est elle qui écrit les dialogues des séries de Netflix » pensai-je in petto.

Elle me salua et quitta l'agence laissant derrière elle quelques **particules** de son parfum et la perspective pour moi d'une rentrée d'argent assez facilement gagnée. En **théorie**...

Le véritable père de Maureen Hicks était un certain Mario Percloni. Son adresse figurait sur son test ADN. Puisque tous les tests provenaient du même labo, je supposai que Maureen y avait ses entrées. Une photo un peu passée montrait un homme aux larges épaules et au visage taillé à la serpe. Ses yeux d'un bleu glacial étaient comme un trait d'union qui le reliait à Maureen. Elle voulait tout savoir de cet homme. C'était limite légal mais à condition de manœuvrer avec prudence je devais pouvoir y parvenir.

Deux heures après notre entrevue je lui confirmai que j'acceptai la mission... et le fric qu'elle m'avait laissé en confiance.

Très vite je posais quelques jalons un peu partout, y compris dans les milieux plutôt mal famés. J'investiguais en marchant sur des œufs, là où les questions doivent prendre une tournure la plus neutre possible. Je ne pensais pas que cela fut si rapide mais en trois jours, la vie de Mario Percloni n'avait plus aucun secret pour moi. Le père de Maureen était une véritable ordure. Pas étonnant que sa mère ait voulu camoufler son existence. Pas étonnant non plus que son ADN traîne un peu partout, dans le fichier interne des flics ou sur le dark-web. Avec beaucoup de précautions, sous couvert d'une agence de mannequinat, Percloni mettait sur le trottoir des gamines extirpées de tous les pays pour qui le sort des femmes importe moins que l'assise du pouvoir. Il disposait d'un carnet d'adresses plus fourni qu'un annuaire téléphonique et possédait tout un réseau de sociétés écrans qui le mettait à l'abri des investigations policières. Une de mes sources dans la Maison m'assura que les flics connaissaient tout ou partie de ses activités mais ne disposaient d'aucune preuve suffisante pour le coffrer. D'autant qu'il servait parfois d'indic.

J'appelai Maureen Hicks pour lui fixer un rendez-vous afin de lui révéler de vive voix ce que j'avais appris. Je comptais aussi lui remettre la somme des documents que j'avais rassemblés sur le compte de son père biologique. J'allai devoir peut-être mettre

fin aux illusions que les beaucoup de jeunes filles romantiques se font sur leurs papas. Elle souhaita que nous nous rencontrions hors de la ville.

L'adresse qu'elle me fournit était celle d'une gare désaffectée dans un coin de banlieue. De hautes herbes sèches envahissaient les abords d'un hangar dont plusieurs tôles battaient au vent. Je rangeai ma voiture aux côtés de celle de Maureen.

— Bonjour Monsieur Corda, dit-elle en sortant du hall de la gare, je vous attendais.

Elle braquait sur moi un énorme flingue qui semblait pourtant ne peser que quelques grammes dans sa main. Manifestement elle n'avait pas fait qu'écrire les dialogues des séries policières, elle y avait tenu le rôle du méchant. En agitant le canon de son arme elle me fit passer devant elle et nous pénétrâmes dans le bâtiment.

L'essaim de points d'interrogation qui vibrionnait dans ma tête m'empêcha un instant d'apercevoir le corps de Percloni, étendu sur le sol, duquel s'échappait nonchalamment un long fleuve écarlate comme un sinistre delta poisseux. Un pistolet Beretta était posé à côté de lui. Ne sachant plus très bien comment je m'étais fourré dans un tel merdier, devant Maureen impassible et glaciale, je faisais de mon mieux pour crâner un peu.

— Vous voilà à nouveau orpheline, dis-je en essayant de masquer mon désarroi.

Meurtre ou suicide ? J'eus à peine le temps de formuler mentalement la question que Maureen m'assena un formidable coup sur la tempe me projetant à terre. Sonné pendant peut-être trois ou quatre minutes, je me relevai péniblement, saisis le Beretta et me précipitai dehors. Sa voiture était déjà loin.

Médusé, les bras ballants, j'entendis la sirène d'une voiture de police.

Elle m'avait roulé dans la farine. Pour venger sa mère sans doute, elle avait tué Percloni.. ou pour hériter des entreprises florissantes de son paternel. Les deux probablement. Et cette garce voulait me faire porter le chapeau. »

*****

La commissaire Aurore Conchetti but une gorgée de son café. À l'aide de la **télécommande** elle stoppa l'enregistrement de la caméra et fit une grimace.

— Tu nous prends pour des cons Lambert ! On t'a cueilli en possession d'un dossier complet sur Mario Percloni, avec dans la main le pistolet qui l'a descendu.

— Et, en perquisitionnant chez toi, on a trouvé ça, dit un autre flic en retrait exhibant un sachet transparent contenant un épais paquet de mon fric.

Lambert Corda avait l'air abattu. Défait.

— Mademoiselle Hicks nous a confié que tu la faisais chanter poursuivit Conchetti, elle a reconnu t'avoir refilé cette somme contre ton silence sur les activités de son père dont elle ignorait tout. Tu as donné rencard à Percloni, une dispute a éclaté, il t'a peut-être frappé, à moins que tu te sois fait ça tout seul… et tu l'as buté. Chantage. Extorsion de fonds, et meurtre.

Avant que Lambert ne quitte la salle d'interrogatoire, la commissaire le gratifia d'un sourire et lui posa une main sur l'épaule :

— J'espère que ton avocat aura le même talent que toi pour distraire les jurés, dit-elle, tu devrais écrire des romans policiers !

* * *